

Une chambre des merveilles

Pendant trois ans, dans une petite ville de la banlieue parisienne, avec d'autres artistes nous avons ouvert un lieu que nous avons nommé «La Mirabilia ». Dans une chambre, une chambre merveilleuse, nous avons accueilli des enfants et leurs parents, de toutes origines, de tout milieu social. Nous ne leur avons rien demandé. Nous ne savions pas trop d'ailleurs comment leur expliquer ce que nous faisons. Nous savions seulement que nous voulions aborder la culture autrement, poser un regard critique sur les modes de penser d'aujourd'hui, ou plutôt, sur les modes de ne pas penser. En fait, la Mirabilia c'était surtout un paysage et une certaine manière de l'habiter. Chacun pouvait à sa guise jouer de la musique, lire des poèmes, écouter un conte, tricoter, danser, etc. Les jeux étaient libres il s'agissait seulement de nous rencontrer.

La Mirabilia c'était un espace hors du temps, soustrait à l'hostilité du monde d'aujourd'hui, un lieu où régnaient l'hospitalité et des relations de confiance entre les gens, on s'y sentait chez soi, à l'abri, comme dans un cocon. C'est d'ailleurs ce dont ont témoigné nos hôtes, lorsque bien plus tard, un cinéaste est venu les interroger sur cette expérience : cette « chambre merveilleuse » c'était un second chez-soi, un prolongement de la maison, un lieu familier où l'on venait se ressourcer... La Mirabilia c'était une parenthèse où l'on pouvait cultiver d'autres formes de relations aux autres, une autre forme de sensibilité au monde. La Mirabilia c'était un jardin, un jardin d'Epicure, un jardin d'enfant tout simplement, où l'on cultivait non pas des fleurs ou des patates, mais l'art de penser, l'art d'être soi soi-même.

Au fil de la langue

Assis l'un à côté de l'autre, nous lisons un livre à deux voix, elle en turc, et moi en français, son enfant sur ses genoux tourne les pages. Parfois elle me demande le sens d'un mot français, moi j'essaie d'en retenir quelques-uns en turc, le petit lui ne demande rien, il saisit au vol quelques mots, librement : il braconne.

La langue tranche et relie, elle nous rapproche et exclu quiconque ne la comprend pas. La défiance naît de notre incapacité à nous comprendre, il nous faut bien des mots pour nous comprendre, une langue pour nous confier les uns aux autres. Le jeune enfant ne parle pas encore, la langue de sa propre mère lui est encore étrange, et pourtant nous pouvons nous comprendre. Peut-être que la confiance précède la langue, si les mots nous parlent, c'est peut-être qu'une connivence les précède.

Sous le couvert des mots, des fils nous relient, nous attachent, se tissent, se distendent, forment la trame d'une relation. Le langage ne précède pas la relation, c'est la relation qui précède le langage. Pourrions-nous apprendre une

langue si nous n'éprouvions le besoin de comprendre et nous faire comprendre des gens qui nous sont proches, aurions-nous le goût de chercher si nous n'éprouvions de sentiments pour eux. C'est parce qu'un enfant éprouve une émotion au contact d'un être cher, c'est parce que l'un et l'autre trouvent déjà du sens à être ensemble, qu'ils trouvent du sens aux gestes, aux expressions du visage, aux intonations de la voix et aux mots qu'ils échangent. C'est parce qu'une histoire a déjà commencé entre nous que nous inventons une langue pour nous comprendre.

Toucher et être touché

Lorsque l'on s'adresse à de très jeunes enfants, ou à des personnes autistes, on comprend vite que pour l'essentiel, ce qui passe entre nous n'est pas véhiculé par les mots, mais par autre chose, quelque chose d'indicible, en deçà des mots. Face à un enfant angoissé, ou devant un groupe de jeunes enfants, la quiétude, le désir et la joie de se rencontrer sont essentiels, la moindre peur, le moindre mensonge, semblent visibles, comme si nous étions transparents.

Quelque chose passe par devers nous par le simple fait de nous toucher, une contagion, une « infralangue », une faculté d'être sensibles les uns aux autres. Il semble qu'il y a bien une « langue avant la langue », une faculté de se comprendre avant même de savoir parler, ou bien se comprendre alors que l'on ne parle pas la même langue, se comprendre par devers les cultures humaines, par-delà les espèces mêmes. Car enfin nous comprenons un chien, un chat ou un oiseau qui souffrent ! Nous sommes sensibles à leurs appels ou à leurs cris, nous sommes émus par la joie d'un chant d'amour, la colère d'un mugissement, la tristesse d'une plainte.

La musique, la danse, les couleurs, les odeurs, les expressions du visage, sont autant de formes de langage qui nous permettent de nous comprendre sans l'usage des mots. Quel qu'en soit l'origine, un chant peut nous toucher même s'il nous manque des clés on comprend quelque chose, on est bouleversé avec la fulgurance de l'immédiateté, comme si l'émotion était contagieuse. Quelque chose se réveille en nous et se met à vibrer, telles ces cordes que l'on dit sympathiques qui vibrent à l'unisson dès lors que l'une d'entre elle est pincée, par le simple fait qu'elles sont accordées sur la même note.

Ce jeu de miroir qu'est réfléchir

Peut-être que penser n'est jamais que miroiter, peut-être que notre faculté d'intelligence n'est jamais que la faculté de réfléchir les êtres et les choses. La peau est l'endroit de ce miroitement entre soi et le monde, l'endroit et l'envers de la faculté de toucher et d'être touché. Peut-être que penser n'est jamais que construire ce toucher, déployer cet entre-deux. Peut-être que les mots ne sont jamais ces fils d'argent qui nous lient aux choses, prolongent et déploient la faculté de miroiter ce qui nous touche et que nous touchons. Peut-être que

penser c'est construire des liens entre soi et le monde, tendre des fils, tisser du sens.

Que l'on regarde une mère avec son enfant, que l'on prenne un enfant dans nos bras : ce sourire d'où vient-il ? Qui sourit à qui ? Qui est le miroir de l'autre ?

Nous savons désormais que l'intelligence est intimement liée à ces neurones miroirs qui nous permettent d'éprouver ce qu'éprouvent nos semblables¹, comprendre leurs sentiments, mimer leurs gestes, les réfléchir ou les reproduire. Plus qu'aucun autre animal, nous avons la faculté de miroiter le monde, et le langage est une expression élaborée de cette faculté de miroitement : le langage est un art de réfléchir les êtres et les choses, les comprendre et se faire comprendre. Sommes-nous intelligents par nature, est ce que cela nous est donné par avance ? Il semble que nous nous posons le problème à l'envers, que nous ne sommes ni clairvoyants ni idiots, ni humains ni bêtes, mais c'est le lien que nous tissons avec les êtres et les choses qui signe notre humanité.

Entre colonialisme et métissages

Dans notre *Mirabilia* nous nous exprimons principalement au travers de la musique, la danse, les livres, les masques, les marionnettes, nous disions des contes, lisions de la poésie contemporaine, parce que nous avons le souci d'un échange humain le plus ouvert et le plus exigeant possible. Les enfants étaient entourés de toutes formes d'arts, comme autant de formes de langages, accessibles à tous, quel que soit leur âge, quelle que soit leur culture. La seule chose que je demandais, c'est que personne n'applaudisse, je ne voulais pas de cette distance qu'impose l'admiration, je voulais que l'on puisse retrouver la simplicité d'une pratique culturelle qui nous soit naturelle, que l'on cultive simplement le goût d'une connivence, car l'art est probablement le plus court chemin entre deux personnes.

En tous cas, dans notre *Mirabilia* nous refusions l'idée que l'art et la culture puissent être réservés à une minorité de nantis, d'initiés, de personnes éclairées, cultivées, qui seraient à même de comprendre. Cette conception de l'art est l'expression d'une mythologie moderne, elle reflète surtout les inégalités sociales sur lesquelles repose l'architecture de nos sociétés.

L'architecture culturelle des sociétés est un maillage complexe de cultures multiples, parfois contradictoires, un enchevêtrement inextricable de microcultures qui naissent sans cesse des relations entre les individus. D'ailleurs, les civilisations se sont toujours nourries de diversité culturelle : les cultures se mêlent les unes aux autres, dominant ou résistant, cohabitent, se croisent, se métissent, se complètent. De même que la biodiversité protège un biotope des agressions extérieures, la pluralité des cultures est un atout pour les sociétés humaines face au défi de l'impermanence du monde. Toute société doit vivre en intelligence avec son milieu et cultiver cette intelligence : sa souplesse et sa richesse culturelle détermine sa capacité à survivre et se déployer, à l'inverse, une trop grande rigidité des us,

des coutumes et des modes de penser, peut conduire une société à décliner, périlcliter puis disparaître.

Les cultures déterminent l'organisation interne des sociétés et les relations qu'elles entretiennent avec leur biotope, c'est à dire l'art de vivre ensemble et l'art de vivre dans un territoire donné. La « vie de l'esprit » d'une société est un processus naturel, indissociable des relations qu'elle entretient avec la terre sur laquelle elle prospère. En fait les cultures sont l'interface entre les sociétés humaines et leur milieu naturel, elles sont est le fruit de la sédimentation des arts de vivre et de penser au fil des générations, elles sont un humus vivant et fertile, une levure qui ne cesse de se renouveler et sur laquelle poussent des pensées toujours nouvelles. En ce sens, les cultures sont des processus vivants qui expriment la vitalité des peuples et qui s'éteignent avec eux, dès lors qu'est rompu le lien vital entre les hommes et la terre.

Nous assistons aujourd'hui à une disparition rapide des cultures humaines, et cette érosion accélérée de la diversité culturelle est exactement corrélée à la disparition de la biodiversité. Les langues et les cultures meurent à une vitesse effrayante et les biotopes se dégradent de la même manière. En lieu et place de cette diversité culturelle nous voyons apparaître une culture mondialisée qui s'oppose radicalement aux arts de la symbiose patiemment tissés au cours des siècles, pour leur substituer une exploitation à outrance de la Terre et des êtres humains, à l'aide de moyens techniques jusqu'alors inédits. Si l'on considère que la culture nous sert à vivre en intelligence avec le monde, cette culture de masse qui colonise la planète doit être considérée comme une anticulture, ou plutôt une culture de l'inintelligence. Selon une étude de l'UNESCO une langue disparaît en moyenne toutes les deux semaines, et une surface équivalant à un terrain de football est déboisée toutes les 3 secondes². Nous assistons à une colonisation intensive des peuples et des territoires, avec une efficacité bien supérieure aux colonisations passées, une colonisation qui s'apparente plutôt à un processus de destruction.

Choisir de se comprendre

Notre Mirabilia offrait un miroir à ces bouleversements : nous accueillions des familles de toutes origines, toutes langues, toutes cultures. S'agissait-il pour nous de poursuivre ce travail de colonisation, fût-ce avec douceur, en leur transmettant la langue et la culture française en lieu et place de leur culture d'origine ? L'intégration des populations immigrées doit-elle se faire au prix de la désintégration de leur patrimoine culturel ?

Nous ignorons souvent la richesse et la subtilité des cultures qui nous sont étrangères. Nous avons admis que la loi du plus fort, la loi du plus apte détermine la sélection naturelle des peuples comme de tout organisme vivant. Nous sommes convaincus de la supériorité de notre culture et nous cultivons généralement le

plus profond mépris pour les peuples déracinés. Ces croyances ne sont que le reflet de notre bêtise.

La Mirabilia n'était pas un lieu où régnaient des rapports de force ou de domination, nous voulions qu'elle soit un îlot de tolérance à l'écart de tout despotisme culturel, où chacun puisse venir se réfugier et être accueilli en tant qu'être humain. Nous nous opposons fondamentalement à tout hégémonisme culturel. D'un point de vue philosophique nous défendons la nécessité des échanges et de la complémentarité entre les êtres vivants, c'est à dire le principe de la symbiose et de la coévolution, et nous refusons l'idée d'une sélection naturelle qui donnerait raison à la loi du plus fort au travers d'une concurrence sans merci.

Reconnaître

Dans mes spectacles comme dans la Mirabilia, je travaille beaucoup avec les odeurs. Je me souviens qu'un jour, en rentrant dans la salle de spectacle, un enfant s'est exclamé, « ça pue ! ». J'ai engagé une conversation avec lui : il trouvait que ça puait mais ne reconnaissait pas l'odeur et quand il a reconnu l'orange, il a convenu avec moi que ça ne puait pas, bien au contraire.

Pour comprendre, il faut d'abord pouvoir reconnaître. Nous avons une culture olfactive très limitée et nous avons tendance à rejeter ce que nous ne reconnaissons pas. La culture consiste précisément à cultiver son goût des choses, distinguer ce que l'on aime de ce que l'on n'apprécie guère. En l'absence de culture, nous n'avons pas le choix, il ne nous reste que l'incompréhension.

J'avais fabriqué une bibliothèque à odeurs pour la Mirabilia. Dans un très vieil étui à violon, j'avais disposé une trentaine de petites boîtes remplies d'épices, algues et odeurs de toutes sortes. Il ne s'agissait pas d'odeurs piquantes et entêtantes de parfums chimiques de mauvaise qualité, dans ces boîtes j'avais mis des fleurs d'oranger, des bâtons de cannelle, des morceaux de gousses de vanille. Ce fut un moyen particulièrement efficace de communiquer avec des familles de toutes origines. Mais ce fut surtout un outil formidable pour apprendre à goûter les odeurs, c'est à dire les reconnaître, les apprécier. Dans cette boîte à violon il y avait toute l'aventure de l'exploration du goût, c'est à dire de l'invention de soi-même au travers de l'exploration d'un langage nouveau. Car ce qui est vrai pour le langage des odeurs, l'est aussi pour la musique, la danse, la poésie : l'invention de son propre goût est une invention de soi-même, elle nous donne le pouvoir de choisir ce que l'on aime de ce que l'on aime pas, construire une exigence toujours plus poussée, toujours plus précise de ce qui peut satisfaire notre appétit de connaître. Cette faculté de choisir ce que l'on est de ce que l'on n'est pas, ce vers quoi l'on tend de ce vers quoi on ne veut pas tendre, ce pouvoir de choisir c'est ni plus ni moins que le pouvoir d'être libre, le pouvoir d'être soi-même.

Il nous revient quant à nous d'ouvrir le plus possible, et dans une juste mesure, le

monde familier des enfants, leur donner le goût d'explorer le monde, ouvrir des horizons, déployer le plus possible l'espace du langage, l'espace du jeu, cet espace de transition entre le connu et l'inconnu.

Tisser l'entre-deux

A l'origine même de ce projet, des mamans étaient venues me voir pour apprendre le français, elles étaient soucieuses de cette frontière de la langue qui leur fermait les portes de cette société dans laquelle leurs enfants allaient grandir. J'ai décliné leur demande mais je voyais bien que les contes, les marionnettes, la lecture de livres pour enfants, les jeux, etc. permettaient une « transmission naturelle » de la langue, et c'est ainsi qu'à germé l'idée d'un espace culturel parent-enfants.

La Mirabilia permettait à des mères et à leurs enfants de se familiariser avec des pratiques culturelles qui ne leur étaient pas nécessairement familières. Mais nous n'avions pas pour vocation de divulguer une bonne parole, une bonne culture qui prendrait la place d'un patrimoine culturel familial, nous cherchions simplement à nous comprendre, reconnaître et respecter la singularité de chacun. Pour le dire autrement, la Mirabilia était le lieu d'un métissage, nous portions tous un bagage culturel et nous nous enrichissions par le simple fait de chercher à nous comprendre. La musique, les masques, la danse, les jeux, toutes ces formes de langage que l'on dit « culturelles et artistiques », nous permettaient de nous comprendre par-delà la barrière de la langue, et nous permettaient de faire tomber unes à unes les frontières de l'incompréhension.

Il y a plus de vingt ans déjà que j'ai commencé ce travail de recherche sur la culture, et au début je ne mesurais pas l'importance de la relation entre parents et enfants, je ne me souciais que de la nécessité de défendre une culture ouverte et exigeante pour tous. J'avais monté un lieu d'accueil expérimental, « Espace libre culture », dans lequel nous accueillions de jeunes enfants et leurs parents dans la cité des 4000 à la Courneuve. Nous touchions des familles qui pour beaucoup étaient très démunies, cette population que l'on nomme le quart-monde. Bien vite je me suis rendu compte que la situation entre parents et enfants était souvent tellement tendue que rien n'était possible. Ni les parents ni les enfants ne s'autorisaient mutuellement à faire quoi que ce soit, et il a fallu bien du temps pour que la situation se dénoue et qu'un bien-être soit possible.

Avec un peu de recul je me suis rendu compte que la culture et le jeu, étaient précisément ce qui permettait de dénouer une relation étouffante, une relation tellement fusionnelle que rien n'était possible. D'un même mouvement la mère s'autorisait à faire des choses pour elle-même et l'enfant s'autorisait à jouer. Les contes, les jouets, les livres, les marionnettes, permettaient que s'instaure une distance entre la mère et l'enfant, une distance suffisante pour qu'ils puissent se découvrir un et autre. En fait, le langage et la culture leur permettait de prendre

un recul suffisant l'un vis-à-vis de l'autre, construire une altérité tout en construisant une relation d'autant plus riche. La culture, le langage, sont des fils que l'on tisse entre nous, qui nous lient et nous séparent, nous permettent de prendre du recul tout en restant proche, fils qui nous permettent de déployer une relation d'autant plus riche que nous sommes différents.

Entre deux pièces d'horlogerie il faut un jeu pour que les rouages puissent tourner, lorsqu'ils sont trop serrés tout mouvement est impossible. Entre deux personnes, il faut un jeu pour que la relation soit possible. Mais à la différence de l'horloge, les relations humaines sont fluctuantes, mouvantes, vivantes, elles se réadaptent à chaque situation, elles peuvent grandir et s'affermir, vieillir, naître ou mourir. A la différence des relations entre des rouages d'horlogerie les relations entre des êtres vivants ne sont pas mécaniques, mais organiques, les liens qui se tissent entre les êtres sont vivants, les langues sont vivantes, les cultures sont vivantes et se réinventent sans cesse. Chaque organisme vivant est un maillage de relations d'interdépendance entre les micro-organismes qui les constituent. Il en est de même pour les sociétés humaines et leurs biotopes qui forment un vaste tissu de relations de complémentarité, de luttes ou d'échanges. Le monde vivant dans son ensemble est un immense tissu vivant qui se tricote et se détricote perpétuellement, se régénère sans cesse.

*Ce texte est une réflexion sur un lieu culturel expérimental, nommé « **la Mirabilia** », que nous avons ouvert pendant deux ans à Stains dans lequel nous avons accueilli de très jeunes enfants et leurs parents.*

*Les photographies ont été réalisées par **Agnès Desfosses***

L'équipe d'accueil de ce lieu fut constituée de

Anne-Marie Bignard, Catherine Morvan, Muriel Gastebois, Marion Lorailière, José Morel et Vincent Vergone

*La Mirabilia a été accueillie dans les locaux de l'**Espace Paul Eluard** de la ville de **Stains***

*La Mirabilia a été financée par le **Département de la Seine-Saint-Denis** et par la **Drac Ile-de-France** elle a été conçue et réalisée par la compagnie **Praxinoscope***

Le film sur la Mirabilia

creative.arte.tv/fr/community/la-mirabilia

Le site de la compagnie Praxinoscope

www.praxinoscope.org